

elle se sera convaincue que vous pouvez le nourrir et l'élever honnêtement... Le réclamez-vous ?

— Je ne le puis pas, monsieur ! Je ne le puis pas encore !

Et elle sortit en s'essuyant les yeux.

Une autre se présenta.

C'était une ouvrière d'une trentaine d'années. Elle avait mis au monde deux jumelles et depuis trois ans, elle venait, régulière, tous les trois mois.

La dernière fois, en février, elle avait interrogé l'employé :

— Mes deux filles ?

Et l'homme avait répondu :

— Il y en a une des deux qui est morte !

Ce matin-là, elle s'approche. Il y a dans son regard de la fierté, du bonheur. Elle sourit et dit très haut :

— Monsieur l'employé, c'est la dernière fois que je viens vous demander des nouvelles de ma fille parce que, bientôt, je serai en mesure de pouvoir la reprendre avec moi et de l'élever... .

— Très bien, dit l'employé. Vous avez un numéro ?

— Voici.

L'homme consulte ses fiches. Il a trouvé le numéro correspondant, cela est certain. Alors pourquoi garde-t-il le silence ? Il a froncé le sourcil.

— Eh bien, monsieur, dit la grosse femme, vous ne trouvez pas ?

— Si j'ai trouvé, ma pauvre femme... j'ai trouvé...

— Alors ?

— Votre fille est décédée.

L'ouvrière se met à rire, pleine de confiance.

— Vous faites erreur, sauf votre respect, monsieur l'employé. J'avais deux petites à l'Assistance, deux jumelles ; il y trois mois l'une des deux est morte, c'est vrai, vous me l'avez dit. Et c'est celle-là, sans doute, dont vous tenez la fiche, mais l'autre ? l'autre ?

L'homme murmure, vraiment affligé :

— L'autre est morte aussi !

— Toutes les deux ! Toutes les deux !

Elle éclate en sanglots et se retire, la figure cachée dans ses mains.

Il ne resta bientôt plus, dans le bureau, que ces deux femmes arrivées les dernières et qui avaient paru se reconnaître.

Elles étaient du même âge, à peu près, et leur visage avait des points de ressemblance. Cependant elles étaient complètement étrangères l'une à l'autre. L'une, en dépit de ses quarante-cinq à cinquante ans, était restée mince et frêle. L'autre était plus forte, plus robuste, d'un sang plus riche. Il semblait que celle-ci habitait la campagne, à voir son teint bronzé, et que l'autre habitait Paris, à en juger par son teint pâle. Toutes deux avaient les cheveux blancs. Malgré le caractère différent de leurs physionomies, la même tristesse avait creusé chez elles, dans le front, le même pli soucieux, avait mis dans leurs yeux la même mélancolie ; le même regard découragé, comme lassé de souffrir, avait abaissé le coin des lèvres, jeté sur toute leur personne je ne sais quel air de résignation désolée.

Celle qui paraissait habiter la campagne se leva, s'approcha de l'employé.

Elle présenta son numéro.

L'autre, du reste, lui avait fait un léger signe de tête.

C'était une habituée, sans doute.

L'employé dit :

— Nous continuons de n'avoir pas de nouvelles...

La femme soupira. Elle ne répliqua rien. Elle s'attendait sans doute à cette réponse. Elle se rassit.

L'autre s'approche à son tour.

Elle reçoit cette réponse.

— Votre fille existe...

Un éclair illumine les yeux de la pauvre femme.

Elle balbutie :

— Merci, monsieur, oh ! merci ! Bientôt, oui, j'en ai la certitude, je pourrai vous la redemander... Je travaille pour cela !...

— Et nous vous la donnerons sans aucun doute, madame, car nous avons les meilleurs renseignements sur vous !

Cette femme n'est autre que Liette, la pauvre Liette Larnaudet.

L'autre qui pleure, affaissée sur le banc, nous est inconnue. Elle se nomme Marie-Thérèse et elle est fermière à la Pierre-de-Marbre, au milieu des rudes forêts dans les Ardennes.

Liette passe devant elle et s'arrête.

— Vous avez beaucoup de chagrin, madame...

— Hélas, ne pas même savoir ce que mon enfant est devenu !

— Il a disparu depuis longtemps ?

— Depuis dix ans l'administration l'a perdu de vue...

— Dix ans ! Dix ans ! Se peut-il !

— Oui. Il s'est enfui, un jour. On l'a repris. Il s'est enfui encore. Depuis je ne sais plus.

Marie-Thérèse se lève. Elle se dirige vers la porte, l'ouvre et descend l'escalier. Au bas, quand elle se trouve sur l'avenue, elle a une faiblesse. Liette, qui ne l'a pas quittée, la soutient. Elle la fait

asseoir, à l'ombre d'un marronnier qui pousse ses feuilles nouvelles, sur un banc public.

— Madame, dit-elle, compatissante, dites-moi où est votre demeure et je vous reconduirai...

— Je n'habite pas Paris... Pardonnez-moi, voyez-vous. Toutes les fois que je viens dans cette maison, recevoir, hélas ! la même réponse, cela renouvelle ma peine d'autrefois, une terrible peine. Et j'ai de ces faiblesses.

— Je vais appeler une voiture... Vous rentrerez à l'hôtel.

— Je ne suis pas descendue à l'hôtel. Je suis arrivée ce matin des Ardennes. Je repars ce soir. Je me cache de tout le monde et je voudrais que tout le monde ignorât mon voyage.

— Si j'osais, madame, dit Liette, timide.

Elle hésita, puis s'enhardissant :

— Je demeure de l'autre côté de la Seine, rue Saint-Séverin. Ce n'est pas très loin d'ici. Voulez-vous m'y accompagner ? Vous vous y reposerez.

Marie-Thérèse regarda longuement Liette.

Sans doute, l'inconnue fut séduite par cette douce figure.

— Je veux bien, dit-elle, car je suis brisée.

II

Depuis deux ans, Liette avait recouvré la raison.

Trois ou quatre années avant de sortir, définitivement et pour n'y plus revenir, de la maison de santé où elle avait été enfermée, dans l'Eure, déjà sa santé était bien meilleure.

Elle était devenue plus calme ; ses constantes obsessions, fruits de tant de malheurs immérités, étaient devenues plus rares, la raison reprenait lentement possession de ce cerveau et le médecin de l'hospice, qui voyait chez elle une guérison possible, bien qu'éloignée encore, l'entourait de soins particuliers.

Sa douceur ne s'était jamais démentie.

Elle avait été, de toutes les démentes enfermées avec elle, la plus facile à vivre. Les surveillantes la considéraient comme une amie.

Lorsqu'elle fut complètement guérie, elle ne quitta point pour cela la maison. Elle y obtint la surveillance générale de la lingerie. Dans cet emploi tranquille, elle essaya de ressaisir un peu de sa vie passée qui lui échappait. La mémoire des choses qui avait précédé la perte de sa raison lui revenait lentement. Cependant, tant d'années s'étaient écoulées qu'un fort brouillard flottait en son esprit.

Ce brouillard ne se dispersa que peu à peu, pour ainsi dire jour par jour, mois par mois, progrès par progrès.

Lorsqu'elle se sentit guérie et que la réflexion lui fut revenue, elle interrogea le médecin, un jeune aliéniste, nommé Philippe Harmand, déjà célèbre par ses travaux scientifiques et qui devait disparaître de la scène parisienne quelques années après, frappé par des malheurs domestiques.

Elle lui fit part des souvenirs qui renaissaient en elle et qu'elle ne pouvait arriver à préciser.

— C'est bien, dit-il, nous allons causer. Mais vous allez me promettre d'être calme. Il faut éviter les surexcitations. Autrement, je me fâcherai, et cela retardera votre sortie de l'hospice.

— Oh ! monsieur Harmand, je sais en quelle pitié vous m'avez prise. Parlez.

— Je vais d'abord vous poser quelques questions. Lorsque vous ne pourrez répondre, ne cherchez pas, ne fatiguez pas votre cerveau par un effort de mémoire. Cela viendra demain qui ne sera pas venu aujourd'hui.

— Interrogez, monsieur Harmand.

Et elle passa lentement sa main fine et blanche sur son front, ce front derrière lequel, pendant si longtemps, tout avait été chaos.

— De quoi vous souvenez-vous ?

— Je me souviens que j'ai été élevée à Lyon, que mon enfance a été heureuse, très heureuse même. Mais chose singulière, tous les souvenirs que j'ai de cette époque-là m'apparaissent comme s'ils retraçaient des faits de la vie d'une autre. On dirait que ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais d'une personne que j'ai connue et dont l'existence était intimement liée à la mienne.

— Cela vient de ce qu'il y a une grande interruption dans votre vie. Cela recule vos souvenirs et les laisse indécis. Mais ils se préciseront bien vite. Ainsi, déjà, vous devez vous rappeler certains faits de votre jeunesse qui ont laissé dans votre cœur des traces plus profondes.

— La mort de ma mère, la mort de mon père...

— C'est cela. Et d'autres encore ?

— Ma tante, Céleste Leclet... qui m'adopta et me regarda comme sa fille...

Elle se tut, mais il y eut comme un sourire dans son regard.

— A votre tante se rattache quelque souvenir gai, n'est-ce pas ? demanda le docteur.

— Oui, ma tante fumait comme un homme. Elle buvait même de la fine-champagne d'une marque particulière qui était toujours la même.